CULTURE STREET ART

Médiathèque Philéas Fogg // 35410 SAINT-AUBIN DU PAVAIL

RÉALISATION
Camille POLLET - *stagiaire*

SUPERVISÉ PAR
Gildas CARRILLO - *responsable de la médiathèque Philéas Fogg*

MISE EN PAGE
Gildas CARRILLO

CORRECTIONS ORTHOGRAPHIQUES
Corinne CHANVRY - *bénévole*

AIDE À LA RÉDACTION DE L'INTRODUCTION
Jean CHANVRY - *bénévole*

Ce document a été réalisé par Camille Pollet lors de son stage à la médiathèque Philéas Fogg de Saint-Aubin du Pavail, Ille-et-Vilaine (Bretagne). En 2014-2015, Camille Pollet est en Licence professionnelle Métiers de l'Edition option Bibliothèques à l'université Paris-Descartes.

Ce document ne prétend aucunement relater l'histoire du street art, du graffiti ou des arts urbains. Ce travail vient appuyer les différents domaines présentés dans l'exposition «Culture Street Art» initiée par la médiathèque.
Toutes les sources ayant servi à constituer ce document sont citées.

Si toutefois vous relevez des erreurs de caractère à nuire aux artistes présents dans ce document, n'hésitez-pas à nous en faire part en utilisant les contacs ci-dessous.

Renseignements & Contacts :

Médiathèque Philéas Fogg
13, rue de la mairie
35410 SAINT-AUBIN DU PAVAIL
Tél : 02.99.62.98.39
Mail : **mediathequedupavail@yahoo.fr**
Site : **http://www.saintaubindupavail.com/la-vie-culturelle**

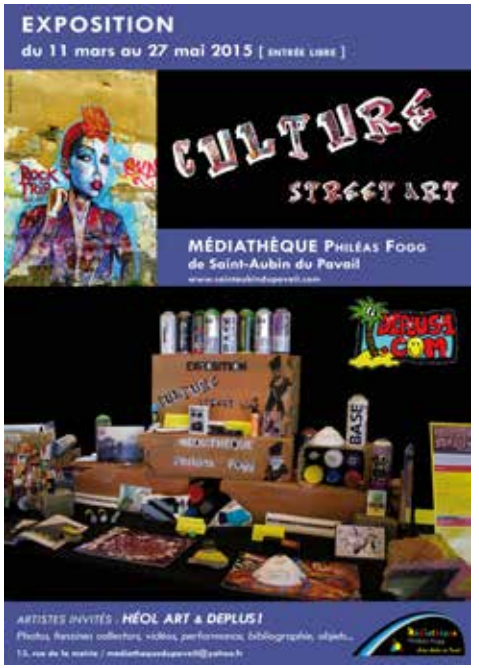
STREET ART ? GRAFFITI ? VANDAL ? ...

Pour reprendre la définition de Wikipédia le « *street art* » ou « *art urbain* » est « *[...] un mouvement artistique contemporain. Il regroupe toutes les formes d'art réalisées dans la rue, ou dans des endroits publics, et englobe diverses techniques telles que le graffiti, la réclame, le pochoir, la mosaïque, les stickers, l'affichage voire le yarn bombing ou les installations. C'est principalement un art éphémère vu par un très grand public.*» Les frontières de ce mouvement artistique sont donc floues et poreuses, c'est pourquoi certains artistes ne se réclament pas du «street art» mais plutôt du graffiti.

Dès lors on comprend vite que ce mouvement est aussi riche qu'il est codifié. C'est pourquoi la médiathèque Philéas Fogg présente une exposition intitulée «***Culture Street Art***» qui tente de contourner certains préjugés au profit de la beauté des oeuvres exposées dans la rue. Notre équipe souhaite faire découvrir la richesse artistique de ce mouvement (souvent qualifié de dégradant) grâce à une sélection de photographies d'oeuvres peintes partout dans le monde. Il est également présenté un panel d'outils et objets propres à cette culture.

Vous découvrirez ainsi des artistes qui s'expriment librement au travers d'oeuvres engagées, poétiques, provocatrices... mais affranchies de tout carcan. En effet, le street art est le seul art contemporain qui soit accessible à tous et ne subisse aucune censure.

Nous espèrons que cette exposition, créée à l'échelle de la médiathèque Philéas Fogg, pimentera votre regard sur les fresques et motifs que vous croisez tous les jours dans la rue.



Gildas CARRILLO
responsable de la médiathèque Philéas Fogg de Saint-Aubin du Pavail

SOMMAIRE

Origines et évolutions du Street Art ..... page 1

Modes d'expressions du Street Art ..... page 3

Les différentes techniques dans le street art ..... page 4

Vers une évolution des techniques du street art ? ..... page 6

Les différents outils du street art ..... page 7

Types de support du street art ..... page 8

Art légal ou illégal ? ..... page 9

Fonctions du street art ..... page 10

À travers le monde ..... page 11

Pendant ce temps-là, dans l'Ouest ... . page 14

- Rennes ..... page 15
- Brest ..... page 24
- Quimper ..... page 26
- Vannes ..... page 26
- Lorient ..... page 27
- Saint Brieuc ..... page 28

Conseils de lecture ..... page 29

ORIGINES ET ÉVOLUTIONS DU STREET ART

Le mouvement du street art, qui est un mouvement plutôt récent, débute avec le tag qui est réalisé à la bombe ou au Posca *(marqueur qui délivre de la peinture)* et résulte en une suite de lettres tracées en noir ou en couleurs contrastant avec le fond sur lequel il est inscrit. Les premiers tags à avoir été posés ont été réalisés par des crews *(groupes, bandes)* et font surface dans les années 1940 sur la côte ouest des Etats-Unis mais la naissance «*officielle*» du street art se fait à New-York au début des années 70 avec l'apparition de gangs mafieux et de guerre de clans, l'avènement du hip-hop et du skate. Le street art s'exporte en premier lieu sur les wagons de banlieues, les métros, les trains et permet ainsi aux writers d'avoir une vraie visibilité.

Les années 1980 pronent la spontanéité, «*l'irréfléchi*» de l'acte artistique et esthétique. L'impulsion de la culture urbaine des années 1980 participe à un renouveau expressif où la couleur, la matière et le geste sont mis à contribution. On assiste à un retour à la figuration alimentée par des couleurs vives, des références à la culture populaire telles que la bande dessinée, les comics, la publicité et à une diversification des supports. Les années 1980 sont aussi des années de reconstruction et de réappropriation de l'environnement urbain.

A la fin des années 1980 tous ont leur blaze et le diffusent dans la ville. On appelle ça «*cartonner*». Les tags saturent les murs de la ville, ils se superposent et il est quasiment impossible de reconnaître un «*blaze*». C'est pourquoi des street artistes développent à la place un logo reconnaissable et identifiable par tous. Zevs aura pour marque personnelle un nuage et André un drôle de bonhomme surnommé Monsieur A.

À cette époque, afin de se détacher du mur, support originel, les artistes investissent les carrières ou bien encore les usines désaffectées. Le travail évolue et les graffeurs misent davantage sur la forme, sur la composition que sur le nom. Également les terrains vagues, lieux fondateurs dans la scène du graff, deviennent de plus en plus prisés et s'imposent comme un lieu de rencontres et de créations. À Paris, il a pour nom «*Stalingrad*» et est un point stratégique au niveau visuel et au niveau de la tranquilité pour aller graffer et taguer. Il se situe juste en dessous du métro aérien, ce qui permet d'être vus par les voyageurs. Le mur du fond est réservé aux fresques et aux gros lettrages afin d'attirer l'attention subitement et les endroits où le regard porte moins, ou ne porte pas, abritent des dessins plus travaillés.

Trains à New-York ©

Zevs ©

Monsieur A © 1999-2015 Eyestorm Artica Worldwide Ltd.

« Il n'y avait que du béton et des panneaux publicitaires. Face à cet envahissement, nous avions le désir de nous réapproprier l'espace public ». VLP (Vive La Peinture) groupe français de l'art urbain

Les années 1990 annoncent une ère vandale où l'objectif premier est de poser le nombre le plus important de tags dans des endroits très difficiles voire impossible d'accès. Le groupe TCG est spécialiste de cette pratique, il recouvre à la bombe et aux marqueurs le plus grand nombre de surfaces. Les villes luttent contre la dégradation et les dépôts de plaintes vont grandissant. En réponse à ces méthodes dites «*vandales*» l'Etat décide de réprimer les auteurs de ces «crimes artistiques», de réformer le Code Pénal et d'augmenter les sanctions. Les peines encourues pour délit sont les suivantes : 1500 à 30 000 euros d'amende, remise en état de l'objet dégradé et deux ans de prison. Suite à cette vague de répression les graffeurs se divisent en deux catégories : les vandales qui décident pour certains de poser leurs graffs dans des endroits ultra visibles pour se jouer de la police et les autres qui s'expriment dans des lieux autorisés.

Les graffeurs revêtent un sweat à capuche afin d'échapper au regard, de se fondre dans la nuit et rester dans l'anonymat. Le sweat à capuche deviendra peu à peu le vêtement emblématique du graffeur.

Terrain vague «Stalingrad» Paris © Ludo Dehy

Egalement à Helsinki, de 1998 jusqu'en 2008, l'Etat décide de mettre en place un projet à l'encontre des graffeurs : le «*Stop Töhryille*». Il prône la tolérance zéro concernant les graffitis et décide de nettoyer la ville de bout en bout. Une entreprise privée, Le Service Filandais de la Protection va jusqu'à molester les graffeurs. Suite à ça, rares sont les street artistes qui recommencent à peindre sur les murs.

À partir des années 2000, l'art urbain s'exporte dans les galeries même si on assistait déja dès le milieu des années 80 à un intérêt grandissant des professionnels. Le street art revêt un aspect peu à peu commercial, il est repris par des entreprises et des grandes marques dans le but de vendre mieux leurs produits. Les artistes détournent leurs oeuvres sur différents supports destinés à la vente «*tous publics*». Pour Invader, artiste parisien, ces objets qui ont été pensés par des artistes offrent la possibilté à toutes les classes sociales d'acquérir «*un objet artistique*».

Des galeries spécialisées en art urbain émergent et viennent confirmer l'attention portée par les professionnels à cette forme artistique. Les graffs sont également récupérés par les milieux de la mode et du marketing et les artistes voient leur travail petit à petit reconnu. Cependant le travail demandé au sein d'une galerie diffère de celui qui s'opère à l'extérieur et les artistes se rendent parfois compte que leur graff, enfermé dans un espace clos, peut perdre de son essence.

Terrain vague «Stalingrad» Paris © Yoshi Omori

« Des gens venaient de toute l'Europe pour peindre à Stalingrad. Là-bas, tu croisais Loomit, Doctor, Shoe... Pleins d'étrangers. A cette époque-là, Paris était le centre de l'Europe. » JONONE Graffeur et artiste américain

MODES D'EXPRESSIONS DU STREET ART

LES TAGS

Le tag après avoir été créé dans les années 40 par des gangs mexicains va progressivement s'affranchir de ses fonctions mafieuses *(guerre de gang, racket, trafic de drogue)*. Il prend son véritable essor en 1960 avec Demetius, un coursier qui signe partout où il passe «*Taki 183*» au feutre noir. Il attire ainsi l'attention d'un journaliste qui publie dans le New-York Times en 1971 un article sur lui : «*'Taki 183' Spawns Pen Pals*». En marquant son nom à travers la ville, il ouvre la voie, l'envie aux autres de «poser son blaze» sur son territoire, l'essence même du graffiti.

Taki 183 © 2015 CANT BUFF THIS!

Le tag qui est une signature, une oeuvre à part entière et autonome, se fait au Posca et concerne généralement un individu isolé. Il est une façon d'occuper l'espace et de se constituer un réseau.

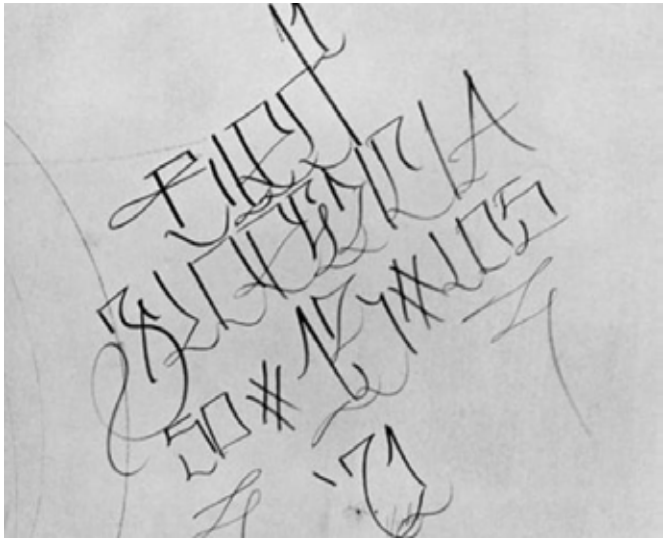
Contrairement au graff, le tag contient peu de styles de lettres, on peut seulement en identifier véritablement deux qui proviennent du sud des Etats-Unis :

- *Le Cholo né en 1940 avec des gangs de Mexicains qui cherchent à marquer leur territoire. Le lettrage sera repris dans les années 1970, une époque où la côte californienne est en pleine mutation, l'image et la culture baba cool qui y est rattachée évolue vers une culture urbaine et dure. Puis il sera peu à peu attribué au mouvement skateboard puis diffusé dans le monde occidental par des skateshops.*
- *Le Pixaçao né dans les années 1950 avec des opposants au régime pour répondre par la peinture aux slogans gouvernementaux. Cette typographie est associée à une mouvance, à un caractère révolutionnaire, contestataire.*

LES GRAFFITIS

Quand on parle de graffiti on parle de fresques composées de lettres stylisées. Ce mot s'utilise en français et en anglais de la même façon et demeure tel quel, même au pluriel. De façon plus contemporaine, on associe le graffiti au «*Street art*» ainsi qu'à la culture hip-hop puisque souvent ils sont réalisés par des groupes adhérant à cette dernière. Ces groupes sont communément appelés «*crew*» ou «*squad*» et illustrent habituellement leurs pseudonymes personnels ou ceux des collectifs dont ils font partie.

Les mots couramment utilisés pour qualifier les artistes qui illustrent des graffitis sont «*graffiti-artist*», «*graffeurs*», «*writers*» et «artistes graffs». Il est bien sûr interdit de recouvrir le graff d'un autre et également déconseillé d'envahir le terrain d'un graffeur.


Type de lettrage CHOLO © Howard Gribble

« Le tag est LE graffiti, un beau tag est aussi complexe qu'une peinture : la gestuelle, le choix de l'encre, des surfaces, l'originalité de la calligraphie ... C'est un art guerrier, futile, instinctif et sulfureux, mais dont le but est des plus nobles et des plus anciens, celui de laisser une trace, d'exister ! » **HONET** Graffeur français

Les graffitis proposent plusieurs types de lettrages :

- *Le Old school, style influencé par le hip-hop et qui rend hommage aux premiers graffitis,*
- *Les Block letters font référence aux lettres carrées,*
- *Le Wild style qui est un entrelacement de lettres se terminant en forme de flèches et de lames,*
- *Le Freestyle qui représente la libre expression, expression le plus souvent abstraite,*
- *Le Style 3D qui fait usage de l'ombre et de la perspective donnant ainsi un maximum de relief,*
- *Le Style ignorant qui se rapproche de la naïveté des dessins d'enfants,*
- *Les Bubbles letters qui sont des lettres aux formes arrondies et qui sont le plus souvent utilisés lors de graffitis exécutés rapidement et en vandale.*

Ensuite on parle de :

- *Whole car quand il s'agit d'une fresque recouvrant la totalité d'un wagon,*
- *Top to bottom quand il s'agit d'un graffiti s'étendant du haut jusqu'en bas du support,*
- *Panels pieces lorsqu'il s'agit de graffitis recouvrant jusqu'à mi-hauteur le support.*

LES DIFFÉRENTES TECHNIQUES DANS LE STREET ART

LE POCHOIR

Blek Le Rat © Blek Le Rat

Le pochoir commence à être utilisé par Blek dans les années 80 et sera repris par Ernest-Pignon-Ernest par la suite. Il permet de copier et recopier un dessin, une forme ou un mot à l'infini. Cette technique qui permet de faire passer l'encre à l'endroit où on l'autorise, est accessible à tous, ne demande pas une aptitude au dessin particulière, est efficace et facile à utiliser. Le pochoir se réalise chez soi ou dans l'atelier de l'artiste et investit ensuite la rue. Il peut s'avérer une arme de diffusion massive grâce à son caractère reproductible et est souvent utilisé pour diffuser, transmettre un message, parfois politique. Pour cela les artistes exposent leurs oeuvres dans des endroits de passage. Shepard Fairey par exemple a conçu des affiches d'Obama lors de sa campagne électorale inscrivant en-dessous du visage du futur président le mot «*Hope*».

L'AFFICHE

L'affiche qui accède au rang d'oeuvre d'art au XIXème sciècle est un moyen de communication simple. Après avoir été un outil de propagande, elle est reprise en masse par les graffeurs. De l'affiche découle le sticker qui est une excellente manière pour les graffeurs de faire tourner leur «*blaze*» sans prendre trop de risques.

« Et puis j'aime la fragilité du papier, le caractère éphémère que ça affirme et cette réciprocité qu'il permet : je m'octroie le droit de couvrir la ville de centaines images, mais chacun peut les refuser, les déchirer, leur dégradation porte du sens aussi. »

ERNEST-PIGNON-ERNEST Artiste français

LE COLLAGE

On assiste dans les années 90 à la création d'autocollants avec l'apparition du papier vinyle adhésif. L'autocollant est posé rapidement dans des endroits pertinents respectant ainsi les codes du street art.

Aujourd'hui le collage est de plus en plus utilisé avec la technique du pochoir notamment ou encore pour la mosaïque. Cependant les coûts de technique et de fabrication sont élevés.

Un grand adepte de cette technique, outre Ernest-Pignon-Ernest qui en est le pionnier, est l'artiste JR. Cet artiste, après avoir pris des photos, les agrandit et les colle sur les murs dans des lieux généralement porteurs de sens (Israël, les Favelas en Amérique du Sud..).

Extrait du film «Faites le mur» de Banksy © Banksy

LE REVERSE GRAFFITI OU «CLEAN GRAFFITI»

Face à la pollution qui vient se déposer sur les façades, les tunnels ou les ponts, la technique est de dégager, de nettoyer des zones polluées en créant une oeuvre et en rendant ainsi la zone propre, la rendant poétique. L'artiste n'utilise pas de peintures ni de bombes mais juste une brosse ou un chiffon et de l'eau.

Alexandre Orion, artiste brésilien va « *nettoyer* » la saleté déposée sur les murs d'un tunnel en y dessinant des têtes de mort. A la suite de son oeuvre, la municipalité a décidé de nettoyer les murs du tunnel.

Certains street artistes, après avoir fait parler d'eux, ont été contactés par des entreprises qui voulaient allier pub et nettoyage.

LES ANAMORPHOSES

L'anamorphose apparaît dans le monde du street art dans les années 70. C'est une technique qui permet de visualiser une oeuvre seulement d'un certain point de vue et peuvent représenter une scène simple mais aussi une scène en 3D. Cette technique est peu considérée dans le milieu de l'art urbain car elle est considérée comme trop décorative et est autorisée.

«Médusa» © 2014 Ufunk.net

« Un mur est une arme redoutable. C'est l'une des plus dangereuses avec laquelle vous pouvez frapper quelqu'un. »

BANKSY Artiste, pochoiriste et réalisateur anglais

VERS UNE ÉVOLUTION DES TECHNIQUES DU STREET ART ?

LA MOSAÏQUE

La mosaïque est un art très ancien qui est utilisé depuis peu dans le street art. Elle consiste en un assemblage de pièces multicolores de matériaux durs, dites tesselles, juxtaposées pour former un dessin et liées par un ciment. La mosaïque n'est pas la forme du street art la plus répandue mais il existe cependant un artiste mondialement connu, féru de cette technique, l'artiste Invader. Invader étudie l'emplacement de son « *invasion* » puis il prépare les mosaïques dans son atelier qu'il enduit ensuite de ciment puis qu'il plaque.

2015 Le Huffington Post SAS
© Invader

L'INSTALLATION

L'installation est une tendance qui se développe de plus en plus au sein du mouvement street art et consiste à détourner le mobilier urbain. Il existe deux techniques d'installation : la première est d'installer du matériel dans le paysage urbain et la seconde consiste à utiliser le mobilier présent, à le modifier et le détourner de son utilisation première.

Mark Jenkins dispose des mannequins grandeur nature et les met en scène dans la ville tandis que Timm Schneider en utilisant uniquement des boules de polystyrène transforme des objets usuels en personnages.

© 2011 HouHouHaHa

LE « LIGHT PAINTING »

Le light painting n'est pas un procédé réellement nouveau mais il est récemment réapparu sous une forme contemporaine dûe à l'émergence de l'art urbain. Il s'agit d'une technique de prise de vue photographique qui consiste à utiliser un temps d'exposition long dans le noir en déplaçant des sources de lumière (lampes torches, lasers) ou en bougeant l'appareil photo. Les traces lumineuses sont ainsi fixées.

© 2012 JJ Harrison

LE «WATER LIGHT GRAFFITI»

Le «*Water Light Graffiti*» est un mur de leds sur lequel on peint avec de l'eau. L'eau permet de faire apparaître la lumière et les couleurs qui disparaissent lorsque l'eau s'évapore. Le «*light painting*» à travers du béton pourvu de fibre optique, encore au stade expérimental, devrait laisser filtrer, traverser la lumière à travers un mur.

« Pour moi faire de l'art dans l'espace public est une façon de vivre la ville, d'avoir un rapport direct avec l'architecture, les gens : c'est faire partie de la culture urbaine et ne pas être qu'un consommateur ou spectateur. » **SURIANI** Artiste brésilien

LES DIFFÉRENTS OUTILS DU STREET ART

PICTURAE 2.0

Taprik, ingénieur de formation et graffeur, a créé Picturae 2.0, une installation numérique pour graffer virtuellement. Cette installation ressemble au light painting, le but est de jouer avec la lumière, les couleurs grâce à une souris qu'on déplace sur un écran géant (3,5 m sur 2,4 m de haut) qui fait office de toile. Sur cette toile numérique il est possible de peindre des traits pleins ou non, faire des motifs uniques, des coulures, choisir un fond, fabriquer des pochoirs, gommer, revenir au geste, au mouvement précédent.

© 2014 Dandylan, Fondation EDF

STREET ANIMÉ

Quant à Blu, graffeur, il fait du «*street animé*». Il peint des suites de graffs en lien avec l'environnement dans lequel il travaille et forme une histoire à partir de ses oeuvres. Il prend en photo chaque image qu'il créé et réalise ainsi un mini film d'animation dans lequel on peut voir ses personnages se déplacer à travers la ville. La première vidéo, Muto, créée en 2008, parle de l'homme qui se bat avec sa propre condition tandis que la seconde, Big bang big boom, créée en 2010, raconte l'histoire de l'humanité.

LA BOMBE OU «AEROSOL»

Elle contient de la peinture (généralement de l'acrylique) et sert la plupart du temps à la réalisation de peintures murales ou de tags. Elle existe dans une grande palette de couleurs. Le nom Aérosol désigne le système de pression servant à assurer la dispersion du liquide. Les Caps, eux, renvoient aux embouts adaptés à l'aérosol. Il en existe une multitude en fonction des traits que l'on veut utiliser.

LE FEUTRE OU MARQUEUR (Posca, Molotow...)

Le Posca, qui désigne une marque, est un feutre à embout en mousse, généralement utilisé pour taguer. D'autres marques de feutres existent mais le terme posca est devenu, au fil du temps, utilisé par tous pour désigner le feutre du graffeur/tagueur. Ces marqueurs peuvent être remplis avec d'autres encres afin qu'ils résistent mieux aux intempéries et au nettoyage.

ET PLEIN D'AUTRES OUTILS !

Les artistes sont aussi créatifs dans leurs oeuvres que dans le panel d'outils et de matières qu'ils utilisent :

- craie
- cirage liquide
- tournevis
- pinceaux
- rouleaux
- extincteur
- scotch
- stickers
- végétaux
- papier
- verre
- burin
- mozaïque
- etc ...

© controverses.sciences-po.fr

« Il n'y a rien de plus dangereux qu'une personne convaincue qu'elle va faire du monde un endroit meilleur. » BANKSY

TYPES DE SUPPORT DU STREET ART

LA RUE

La rue permet de toucher le public le plus large possible et offre un multitude de supports s'affranchissant des limites spatiales. C'est également un lieu de vie, de passage, de mouvement tout comme l'est la culture du graff et permet au spectateur d'interagir avec l'oeuvre.

LE SOL

Le sol est un lieu d'intervention très prisé. En effet, il est un espace comme un autre mais il ne semble pas peser sur lui des droits de propriétés. Le sol n'étant jamais nettoyé en profondeur, les oeuvres restent jusqu'à leur usure complète. De plus, c'est un bon moyen d'accrocher la pensée et d'être visible puisque les passants gardent souvent le regard rivé aux pavés.

Photo © Joe Mangrum

LES MOYENS DE TRANSPORTS

A l'origine le graff a commencé sur les trains de banlieues et métros à New York. En effet, voyageant d'un bout à l'autre de la cité, le graff ou tag peut être vu par des populations très hétéroclytes. A Paris, les métros, tunnels et couloirs ne seront envahis qu'à partir des années 90.

Les camions des marchés parisiens sont eux aussi pris d'assaut par les graffeurs ayant cela de positif qu'ils sont moins lourds que les métros.

Photos © CharlieArtClyde

« La rue est un vecteur incroyable qui permet de toucher toutes les populations, toutes les catégories sociales, tous les âges, alors que seule une minorité va voir des expositions dans les galeries. » JR Artiste français

LES LIEUX EN FRICHE

Les graffeurs investissent les territoires vierges, les espaces à faire revivre par la couleur et la matière. Là, il est possible de prendre le temps de la reflexion, de travailler sa ligne, son trait, de composer sans urgence.

LES PANNEAUX PUBLICITAIRES

Les graffeurs investissent et prennent pour support les panneaux publicitaires. Cependant ils les détournent et s'en inspirent davantage qu'ils n'entrent en confrontation directe avec eux, en résistance frontale avec le système, à part quelques artistes militants, ayant fait, de la lutte contre la marchandisation des biens et des corps, leur cheval de bataille.

Photo © Gildas Carrillo 2015

ART LÉGAL OU ILLÉGAL ?

Malgré la place donnée au graffiti dans des galeries et des musées parisiens, ces dernières années, le graffiti n'a pas encore gagné la confiance de tous. En effet, l'article du nouveau Code civil punissant de 4000 à 15 000 euros selon le dommage et les dégradations engendrées par le graff «*tracer des inscriptions, des signes ou des dessins, sans autorisation préalable, sur les façades, les véhicules, les voies publiques ou le mobilier urbain*» est toujours en vigueur.

À partir de 1988, la population parisienne ne supporte plus les graffs et tags qui recouvrent la ville et les articles de journaux parlent de vandalisme urbain et non plus d'art de rue.

En 1992 , à Bruniquel, un village du Tarn-et-Garonne, des scouts éclaireurs engagés dans une opération de dépollution effacent des peintures rupestres datant de l'ère Magdalénienne (-15 000 ans) en croyant nettoyer des graffitis.
En 1996, une société américaine et une compagnie spécialisée dans la fabrication et la vente de bombes de peinture, les bombes Krylon, légendaires dans le monde du graffiti, lancent le programme «Graffiti Hurts» (le graffiti fait mal) qui vise à lutter contre toute formes d'art urbain.

En 1999, un sondage réalisé pour la SNCF démontre que dans l'esprit populaire, tags et graffitis sont synonymes d'insécurité. Au même moment, à Paris éclatent des émeutes au sein des manifestations étudiantes; l'insécurité est ressentie partout et par n'importe quel signe… En 2003, la SNCF attaque en justice plusieurs magazines de «*graff*» les accusant d'encourager le phénomène graffiti sur ses supports par la publication de photographies, procès qu'elle perd en 2006. Les journaux et galeries conservent le droit de montrer et diffuser des photos de graffitis, légal ou non puisqu'ils participent à la diffusion non pas d'actes vandales mais de l'art et de la culture.

« J'aime particulièrement les endroits oubliés, détruits ou interdits en raison du danger, de la difficulté d'y accéder. Je me sens comme un explorateur à la recherche de l'écrin parfait pour ma peinture, à la fois, brut, sauvage et urbain. J'apprécie également l'idée qu'un jour, un «touriste» égaré tombera dessus ! J'aime la beauté, la mélancolie et le magnétisme de ces endroits, ils inspirent ma peinture et lui donnent du corps, j'y taille mes lettres sans décor ni artifice, laissant au temps le soin de faire le reste. » **HONET** Graffeur français

FONCTIONS DU STREET ART

Suite à de nombreux procès et afin de permettre aux graffeurs d'exercer leur art sans pour autant «dégrader» les murs des bâtiments publics ou privés, de nombreuses villes ont mis à disposition des murs légaux d'expression artistique.

Poch & Breze de Graffiteam - Photo Ouest France 2013

Pour exemple, en octobre 2002 un projet novateur voit le jour dans la Ville de Rennes. Suite à la rencontre entre les graffeurs de l'association Graffiteam, les services de la ville et les élus de la mairie, un dispositif est mis en place pour les graffeurs. Ce dispositif met à leur disposition des murs légaux pour exercer leur art. Au nombre de huit à l'origine, la ville compte aujourd'hui une trentaine de murs.

«*Le dispositif a permis de montrer aux habitants que le graffiti ce n'est pas seulement le tag et le vandalisme*» explique Olivier Préault, responsable officiel de ce dispositif.

Cependant, la mise à disposition d'espaces légaux pour graffer ne signe pas la fin de l'art dit «vandale», du tag dit «*illégal*» puisqu'il fait partie intégrante du mouvement, il en est même une des caractéristiques propres.

À Nantes, le «*Plan Graff*», mis en place par Pick Up et 100pression (collectif oeuvrant pour la promotion de la culture graphique) est un dispositif légal permettant aux graffeurs nantais d'avoir accès à des sites dédiés à la discipline. Les seules règles sont de s'engager à ne pas prendre de risque, ni à peindre ou proférer des propos injurieux auprès des passants. .

Un site en ligne, Legal Walls, recense les murs légaux où il est possible de s'exprimer en toute liberté à travers le monde.

STREET ART ET POÉSIE

L'objectif pour certains writers est de transmettre, de diffuser la poésie et de renouveler les formes artistiques afin de toucher un plus large public.

Opiemme, graffeuse d'origine italienne intervient à travers le monde et mêle l'écriture à l'art plastique, au graff ou encore aux installations temporaires. «*Je crée des images à lire et des mots pour être regardés, des formes faites de mots qui me rappellent de grands nuages de tags*».

Miss.Tic, pochoiriste française, joue avec les mots, les emmêle et les demmêle, brouille les pistes par sa verve incisive et humoristique.

© Miss.Tic Photo : Gildas Carrillo

STREET ART SOCIAL

Le Street art peut revêtir une fonction sociale et être facteur de liens, de cohésion. Nowart a créé Fleurs du monde, projet artistique et social. Il s'agit de créer du lien entre générations, entre populations différentes grâce à ce medium qu'est l'art. L'idée est de rencontrer les habitants et les travailleurs socio-culturels de quartiers populaires et d'intégrer à des actions déja menées par les acteurs locaux, des interventions symboliques sous formes d'oeuvres d'art créées avec la population.

© 2015 Opiemme

« Une oeuvre d'art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée. » **NICOS HADJINICOLAOU** Historien de l'art grec

À TRAVERS LE MONDE

SREET ART POLITIQUE

Le street art peut avoir des fonctions politiques. En effet la rue ayant toujours été, par essence, l'endroit de l'expression populaire, nombre de street artistes prennent position dans leur travail.

Shepard Fairey milite pour bon nombre de causes qui lui tiennent à coeur et créé des affiches contre l'armement massif des Etats-Unis, les lobbyes de la guerre et autres.

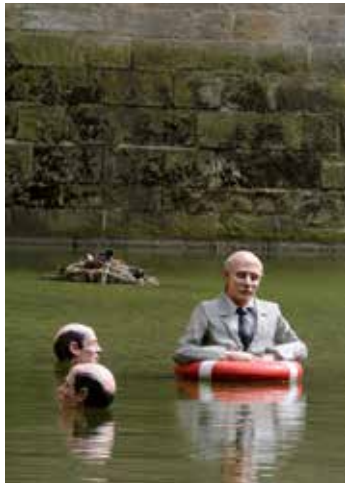
Ron English, lui, intervient contre la cigarette et les manipulations génétiques en détournant des panneaux publicitaires aux Etats-Unis.

Shepard Fairey © Copyright 2015 Art Copy

STREET ART LUDIQUE

Certaines interventions s'appuient sur des supports urbains. L'artiste construit son oeuvre en rapport avec l'environnement dans lequel il l'inscrit et s'empare du mobilier urbain pour en créer un nouvel objet, une nouvelle forme, le détourne de sa fonction originelle.

Isaac Cordal



L'EUROPE

Depuis 2000 le graff voit sa notoriété croître en Europe et on assiste à une professionalisation du street art. Les municipalités mettent de plus en plus à disposition des graffeurs des équipements et des lieux «libre d'expression». Et pour cause, l'Europe dispose d'un réseau de manifestations de street art unique au monde et plus de 75 évènements dans plus de 15 pays sont organisés par an dont:

- *Le Festival Kosmopolite à Paris qui circule ensuite de pays en pays,*
- *L'Eurocultured à Manchester qui se déplace lui aussi d'une ville à l'autre.*

LES ÉTATS-UNIS

Les Etats-Unis sont le berceau du Street art et de la culture undergound avec comme «chef-lieu» principal New-York. Les Etats-Unis concentrent un nombre très important d'artistes graffeurs, noyau de l'expression graphique des cultures populaires.
Philadelphie est, elle aussi, considérée comme un des lieux emblématiques du graff et du tag et plus de 3000 fresques sont dispersées dans les quartiers, ce qui lui vaut le nom de «*Cité des fresques*».

L'AFRIQUE

On assiste à des débuts bredouillants en Afrique Noire. En Afrique du Sud, depuis la fin de l'Apartheid, le street art se développe et est en pleine expansion, influencé par des pays comme la Hollande ou les Etats-Unis.

L'ASIE

Les régimes asiatiques ont longtemps lutté contre les interventions spontanées mais on remarque une certaine évolution depuis 2011 notamment avec la création du Wall Lords qui organise une compétition autour du graff et de la peinture murale réservée uniquement aux pays asiastiques. En revanche, en Chine, le street art est inexistant dans sa version illégale, l'esprit contestataire étant fortement réprimé.

« Sortir de son cadre, pour faire de la rue un nouveau champ d'expérimentation. »
L'Art se rue, Karen Brunel-Lafargue Chercheuse française Université Paris 1

L'AMÉRIQUE DU SUD

Les lointaines origines du street Art en Amérique du Sud commencent avec les fresques murales mexicaines des années 20. Les créations peuvent aussi bien représenter des scènes historiques, figuratives ou autre, la seule condition étant d'utiliser de manière massive la couleur. Le Brésil est la figure de proue du tag et du graff et abrite le plus grand graffiti au monde qui recouvre près de 37 000 m^2. Elle est également la mère-patrie des pixadores, qui n'ont comme valeur que l'engagement et la performance. Ayant grandi et évolué dans la misère et la pauvreté, ils repoussent leurs limites, parfois jusqu'à l'excès et n'utilisent que du noir qui renvoit à leur rage contre la société et contre l'art bourgeois, légal.

Au Chili les graffs et les tags sont plus de nature poétique et revendicateurs. C'est au Chili, à Santiago, que le Mur de la Paix a été réalisé. 700 artistes, pour la plupart de jeunes graffeurs et muralistes, ont été sollicités à exprimer par bombes et Posca pendant 3 jours sur 1800 mètres leurs idées sur la paix, le désarmement et le rejet des différentes formes de violence.

L'AUSTRALIE

L'Australie est un des plus anciens pays à avoir participé à la naissance puis au développement du street art fortement inspiré par les mouvements new-yorkais. Melbourne qui accueille des artistes lors du festival Sweet Streets comptabilise plus de 1000 oeuvres à travers la ville.

LE MOYEN ORIENT

Le street art se révèle être un excellent moyen de communication dans des pays où la population, limitée dans ses libertés décide de s'exprimer. À Damas en Syrie par exemple, les murs sont recouverts de graffs, de slogans, la ville devenant un véritable champ de bataille mais où la bombe est de couleur et la rage, artistique. Dans ces pays aux régimes répressifs, graffer devient alors un acte dangereux qui risque de mettre en péril la vie de l'artiste. Nour Hatel Zahra, créateur de pochoirs anti-gouvernementaux finira par être tué par les forces de sécurité en 2012. En Lybie, Kaus al-Hilali sera abbatu par les forces pro-Kadhaffi pour avoir graffé des caricatures du dictateur.

« L'art devrait troubler notre confort, et conforter nos troubles. » BANSKY

BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE

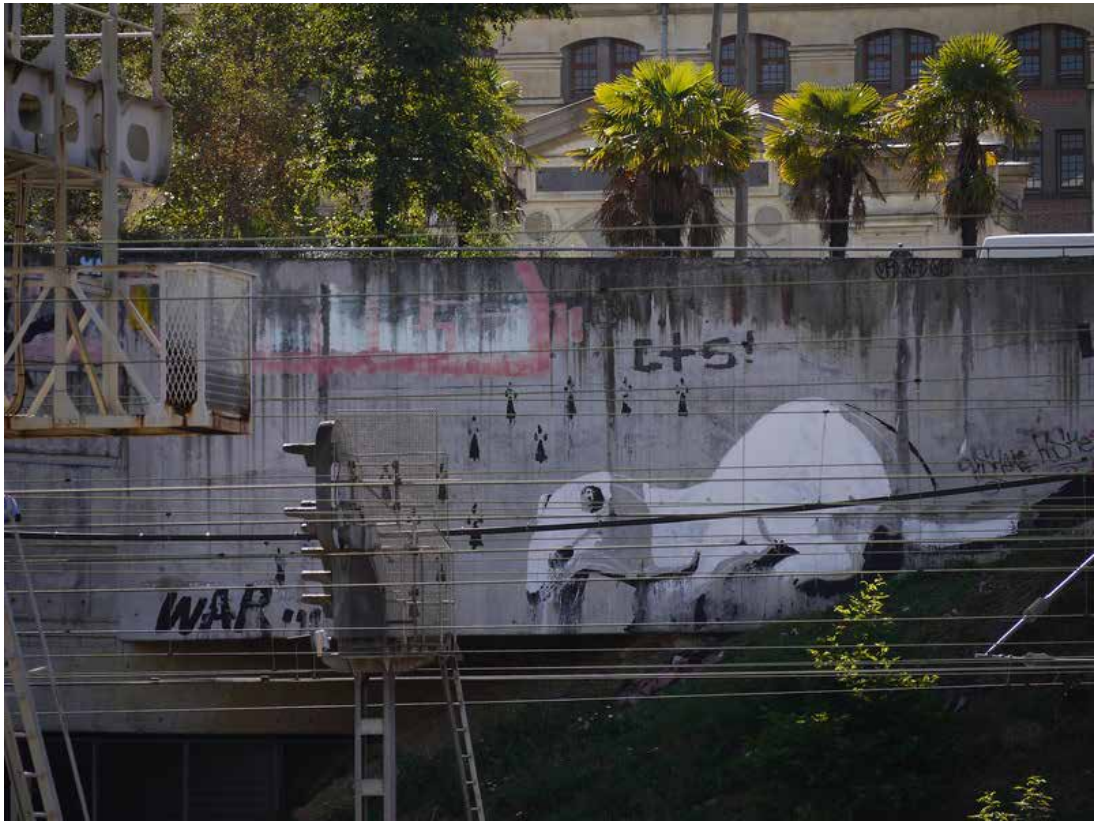
BIBLIOGRAPHIE

- CATZ, Jérôme. ***Street art mode d'emploi***. Paris : Flammarion, 2013
- LEMOINE, Stéphanie. TERRAL, Julien. ***In Situ, un panorame de l'art urbain de 1975 à nos jours***. Paris : Editions Alternatives, 2005
- VIAUD, Ambre. ***Street art, un musée à ciel ouvert***. Paris : Editions Palette, 2011
- MALLAND, Julien. ***Poch & Rock Teenage Kicks***. : Editions Alternatives, 2006
- LE BERRE, Yann. ***Westbook, à l'ouest du graffiti***.
- AUDIAT, Nathaniel. ***Les murs de l'Atlantique, road trip, graffiti de l'Ouest***. Paris : Editions Alternatives, 2006

SITOGRAPHIE

- Elèves du cours de Cartographie des controverses à Sciences Po Paris. *http://controverses.sciences-po.fr/archive/streetart/wordpress/index-38637.html* [en ligne] disponible sur : Street-Art, 2009
- *http://www.banksy-art.com* [en ligne] disponible sur : Banksy art
- *http://www.le-graffiti.com/* [en ligne] disponible sur : Le graffiti.com
- SETTELEN, Eliott. *http://monipag.com/eliott-settelen/2012/03/30/la-mosaique-ou-le-pixel-art/* [en ligne] disponible sur : i-Portofolio de Eliott Settelen, 30 mars 2012
- TOT. *http://www.totprojets.fr/2013/11/les-differentes-techniques-street-art-3/* [en ligne] disponible sur : Totprojets, 20 novembre 2013
- JARDONNET, Emmanuelle. *http://www.lemonde.fr/culture/article/2014/10/02/mapping-light-painting-reverse-graffiti-sachez-parler-le-street-art_4498881_3246.html* [en ligne] disponible sur : Le Monde, 2 octobre 2014

PENDANT CE TEMPS-LÀ ...



© http://mrousseau.free.fr

DANS L'OUEST ...

RENNES

Les premiers graffs à Rennes apparaissent en 1984 avec deux frères : les Rennes City Breackers. En 1989, suite à un reportage télévisé sur les tagueurs parisiens, la pratique du graff et du tag se développe à une vitesse phénoménale.
Fin 1991 le graff prend de l'ampleur et le niveau s'élève avec l'arrivée d'étudiants lillois aux Beaux-Arts. À cette même époque, des terrains destinés à l'expression de ce mouvement artistique voient le jour. D'autre part, dans le cadre des Transmusicales, un festival de musique créé en 1979, des graffeurs animent des ateliers afin de sensibiliser la population et les jeunes à l'art urbain.
En 1993, de nouveaux noms apparaissent; en 1995, le fanzine Matsa destiné au hip hop consacre quelques-unes de ses pages au graffiti; en 1998 dans le cadre d'un festival, est créée une compétition de danse ou «*battle*» et un jam (rencontre entres artistes de rues).
Les friches sont prises d'assaut et servent de terrains de jeux aux graffeurs et tagueurs : les papeteries Ouest France en 1992, les terrains du centre ville, l'usine Renault en 1995, l'usine en brique de la route de Lorient en 1996, les abattoirs en 1997 en feront partie. La faculté de Rennes 2 où il était possible de peindre en toute liberté entre 1993 et 1998 servit également de «support» aux oeuvres des writers.

En 1998, alors que toute décision concernant l'effacement d'une création se faisait entre étudiants, suite à un changement de direction de la faculté le crew Rock et Breeze passèrent en procès. Ce procès, gagné par les artistes, fut l'amorce du dispositif actuel graff qui met à disposition des street artistes des murs légaux.

Artiste © Setro2009

Artiste : MTO, Photographe : Horatus

Artiste © Deplus1

HÉOL

À 19 ans, Héol, alors qu'il est en train de terminer son cycle secondaire de graphiste publicitaire, décide d'arrêter ses études. C'est en effet dans le graphisme publicitaire que le jeune Héol a d'abord envisagé de faire carrière, et c'est ce à quoi il s'est formé au lycée des métiers d'art d'Auray. Mais si le métier l'intéresse, il est beaucoup moins enthousiasmé par la perspective du travail en agence avec ses contraintes hiérarchiques.

Il se pose alors un ultimatum et se donne jusqu'à 25 ans pour vivre de son art. Il aménage un atelier avec un ami sculpteur dans un ancien hangar de lapins dans la forêt de Brocéliande. C'est dans ce hangar qu'il réalise une série de portraits exposés lors d'un festival de théâtre et d'art à Lizio dans le Morbihan. Héol les vend tous, commençant ainsi à asseoir sa notoriété.
Héol, après être resté deux années durant à Brocéliande, s'installe à Rennes «pour y faire son nom»; il peint et expose donc dans les bars et les restaurants. Poussant la réflexion engagée à Brocéliande, il donne de plus en plus à son art une dimension spectaculaire. «Je voulais faire de ma peinture un spectacle, explique-t-il. J'ai compris que je pouvais faire des tableaux grand format très rapidement». Le spectacle de leur réalisation devient partie intégrante de son geste artistique.

À l'occasion de concerts, dans le cadre de festivals, à la demande de communes ou de marques, il réalise d'immenses fresques murales ou au sol. Il peint sur des planchers d'une surface pouvant atteindre 1000 m². Ses performances sont filmées et retranscrites sur un écran géant. Dans cette démarche, il trouve une manière de mettre à profit sa vitesse de travail impressionnante et son goût du contact et de la mise en scène. Lors des Transmusicales de 2006, il peint une immense fresque de 500m² en l'espace de 6 h au Parc Expo.

Héol privilégie le «collectif». En effet, ses collaborations sont innombrables, que ce soit avec des groupes de musique ou des collègues plasticiens. Il cocréé en 2005 le collectif des Agîtés du bocal. Cet atelier, partagé et constitué en association, accueille aujourd'hui une dizaine d'adhérents dans ses locaux de la route de Lorient. À 30 ans, à la recherche d'autres visions, d'autres paysages, d'autres impressions et ayant pu économiser de quoi financer les grosses dépenses du voyage, il parcourt le monde, pinceaux et bombes à la main et laisse ainsi sa trace sur tout le globe.

En avril 2014, il a inauguré son installation avec son collectif Mic-Mac Factory (composé de 4 artistes issus de la peinture, du graphisme ou de la vidéo : Sebastien Le Mentec, Grégory Bouchet, Marvin Michielini et Alain Jaunault) dans un atelier situé sur la «route du Meuble» à la Chapelle-des-Fougeretz. C'est au sein de ce lieu qu'ils proposent diverses prestations en rapport avec le travail de l'image sous toutes ses formes : depuis le spot publicitaire, jusqu'à la peinture-performance et sa captation vidéo.

Au mois de mars 2015, dans le cadre du festival Urbaines, des centaines de personnes ont pu admirer le remarquable travail de ce peintre talentueux et acrobate. Il a réalisé une fresque, attaché à des cordes, à plus de 30 mètres de hauteur. L'immeuble emblématique de Cleunay, Le Grand Bleu, construit par l'architecte Maillols, sert de support à ce projet soutenu par Archipel habitat et la Ville de Rennes.

Artiste : Héol Art, Photographe : Ouest-France

Heol a pu réaliser cette performance grâce à l'assistance active de l'Asso des cimes, un collectif qui propose de la grimpe, des concerts et de la peinture dans les arbres.

Artiste : Héol Art, Photographe : Gildas Carrillo 2015

- ***http://alter1fo.com/street-art-heol-peintre-performer-60256***
- ***http://metropole.rennes.fr/actualites/culture-sport-loisirs/culture/heol-spiderman-du-street-art/***
- ***http://www.histoiresordinaires.fr/Heol-un-peintre-solaire-a-travers-le-monde_a355.html***

ZILDA

Plasticien autodidacte, Zilda met en scène des mythes puissants empruntés à une iconographie vaste et variée, de la tragédie grecque aux légendes celtiques, de la Bible à la mythologie latine et aux faits divers des journaux du XIXème siècle…

Il mêle différentes techniques telles que le pochoir, le dessin, le graphisme, la gravure, l'estampe et la peinture et utilise de nombreux matériaux mais principalement la peinture à l'huile, le posca et l'acrylique. Par une technique mêlant dessin et esquisse il aborde les thèmes de la solitude, de la mélancolie, du deuil, de la folie.
Il réalise ses oeuvres en atelier et les «*pose*» ensuite dans la rue, faisant ainsi basculer le thème «classique» dans l'espace contemporain, celui qui nous est propre et au sein duquel on évolue. Il fixe ensuite son oeuvre sur l'objectif de son appareil photo qui vient capter la lumière, la texture et la composition des murs. L'oeuvre s'envisage comme un mélange de pratiques et de matières et l'art de rue devient un lieu où se mêlent peinture, scénographie et photographie.

Si la Bretagne est sa «*mère-patrie*», il a également exposé ses créations en Italie. Elles sont souvent inspirées par la peinture néo classique, par le pré-raphaélisme mais aussi par le cinéma italien, en particulier celui de Pasolini.

Il réalise aussi parfois le portrait des habitants d'une ville et colle ensuite leurs effigies dans leurs «*rues d'appartenances*».

- ***http://zildastreetart.blogspot.fr/***
- ***http://www.lesdiagonalesdutemps.com/article-zilda-maitre-du-street-art-120755067.html***

Photo © Zilda

Photo © Zilda

MIOSHE

Antoine Martinet alias Mioshe est un artiste illustrateur, graffiti-artiste et animateur plasticien. Né en 1984 à Rennes, il découvre le graffiti au lycée par le biais d'un ami graffeur qui l'introduit dans le cercle du street art nantais. Il s'inspire d'artistes tels que Blu, graffeur italien, Nicolas De Crécy, dessinateur BD, ou les graveurs à l'eau-forte de la Renaissance.

Il devient illustrateur au bout de sa troisième année d'études à l'Ecole des Beaux-Arts à Rennes et graff dans un même temps sur les murs de Nantes. Il «bombe» des figures déformées desquelles s'agitent de petits personnages étranges et d'étonnantes figures baroques dans des décors surréalistes aux multiples détails qui rappellent certaines peintures de la Renaissance flamande.
Au fil des années, il affirme son style et entreprend des fresques monumentales qui lui permettent d'asseoir sa notoriété underground dans sa région en collaborant avec d'autres street artistes.

Reconnu pour son talent, sa dextérité et son univers pictural si particulier, plusieurs de ses projets ont fait l'objet d'expositions collectives itinérantes, lors, par exemple, de l'évènement Glasnotdead (exposition collective, itinérante et évolutive initiée par le collectif 100pression) à la galerie Pol'n de Nantes, à la Maison Folie Moulin à Lille et aux Ateliers du Vent à Rennes. Sa dernière fresque monumentale a été réalisée sur 10 mètres de haut sur le boulevard de Verdun.
Mioshe anime des ateliers à destination de jeunes publics afin de partager et de transmettre sa passion. Il s'investit aussi dans une action sociale et pédagogique en milieu scolaire et associatif sur la région Rennaise.

- ***http://www.wegotalent.com/artiste/mioshe***

Photo © Gwendal Le Flem

Photo © Thierry Clouet 2013

POCH

Poch baigne dans l'univers punk-rock dès 14 ans, univers qui se retrouvera dans toutes ses oeuvres et s'intéresse rapidement à l'univers du street art, plus particulièrement à la technique du pochoir. En 1988 il réalise ses premiers «bombages» en même temps qu'il découvre le hip hop et le graffiti. Il investit et s'exprime sur les murs, les trains et voyage ici et là pour se confronter à d'autres artistes, d'autres techniques, d'autres cultures.

Fin 1990 il opte pour un travail plus minimaliste et utilise d'autres outils, d'autres techniques tels que l'acrylique, les collages ou encore les affiches sur lesquelles il représente des personnages à taille réelle permettant ainsi au spectateur de pouvoir s'identifier et se reconnaitre créant ainsi une interaction entre «*l'observant*» et «*l'observé*».

- ***http://www.patrice-poch.com/about/***

© Poch

© Poch

WAR

Cela fait trois ans que War a commencé à peindre sur les murs, privilégiant les fresques monumentales dans le plus parfait anonymat.
Qui il est et ce qu'il fait le jour, seuls quelques personnes le savent mais ne peuvent le dévoiler. Pourtant, cela en surprendrait plus d'un.

Photo : fragmentdetags.net 2012

Cependant, entre les murs légaux du dispositif Réseau Urbain d'Expression (dispositif permettant aux graffeurs de pratiquer leur activité en toute légalité) et les événements comme Teenage Kicks, première édition d'un événement International d'Art Urbain à Rennes et Saint-Malo, l'intervention illégale ne relève peut-être plus d'une nécessité absolue.
À cela War répond que ce sont deux démarches différentes qui peuvent dans certains cas coexister mais que le concernant, lui, il vient du monde du graffiti dont la pureté et l'origine c'est le sauvage, la liberté de s'exprimer où il le souhaite.

Extrait d'interview d'alter1fo

« *Quand je m'approprie des espaces, c'est aussi pour les rendre aux gens. Je veux que ça parle aux graffeurs, mais pas seulement : j'essaie de toucher tout le monde. Or le lettrage, c'est une esthétique assez hermétique à ceux qui ne le pratiquent pas (…)* ».

Peinture vandale, service d'utilité publique ?
« *Comme issu du monde du graffiti, je considère que nous sommes des gens qui aimons la ville ; on la connaît bien, on veut la rendre plus belle, pas la dégrader* ».

Même s'il intervient aussi à Redon, Lorient ou Vannes, même s'il n'exclut pas de se choisir un jour des terrains de jeu plus lointains, War a choisi de s'installer à Rennes ; c'est à cette ville qu'il s'adresse en premier lieu.
« *C'est une ville que j'aime. J'y suis venu pour sa réputation d'endroit assez agréable, je m'en suis imprégné, j'ai eu envie d'y prendre ma place d'artiste* ».

On le dit proche de Roa, artiste urbain, dans le dessin. « *Je connais ce qu'il fait, il n'est pas exclu que cela m'ait influencé inconsciemment. Mais l'approche n'est pas du tout la même. Roa, le plus souvent, peint sur des murs autorisés. Quand on regarde une œuvre vandale, si on la compare à un travail légal, on peut trouver qu'elle est approximative, imparfaite techniquement. En fait, les deux n'ont rien à voir : toute la préparation de la chose, toute la démarche est différente* ».

Rien n'illustre mieux cette façon de penser que le récent clin d'œil de War lors du festival Teenage Kicks. L'artiste espagnol Aryz y était invité à peindre sur un mur situé face aux lignes de chemin de fer. Ce mur, les Rennais le désignaient depuis quelques temps par « *le train-train quotidien* », reprenant les mots que War y avait tracés d'une écriture gigantesque ornée de coulures. La phrase a aujourd'hui disparu sous les autruches monumentales de l'Espagnol. Aux majestueux volatiles, War répond alors avec ses moyens de peintre vandale : il leur oppose, quelques mètres plus loin, trois fiers coqs …

Quelles sont les perspectives pour War ? L'anonymat sera-t-il longtemps tenable ?
« *J'espère qu'il durera toujours, je fais tout pour ça. Je n'attends aucun bénéfice de ce travail, de toute façon : ce que je fais n'a pas de prix, dans tous les sens du terme. Quand je suis War je suis maître de tous les paramètres, je n'ai pas à m'inquiéter des questions financières ou de trucs comme ça…* ».

- ***http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CCIQFjAA&url=http%3A%2F%2Falter1fo.com%2Frencontre-war-75411&ei=w9L9VNnjIcTvata1gdAO&usg=AFQjCNFa4m6j5-tQ4Z5Glh8zjwuI4IQjOw&bvm=bv.87611401,d.d2s***

Photo © Jilou - expotempo.blogspot.fr

BREZE

Breze, jeune Morbihannais débarqué à Rennes au seuil de l'adolescence et aujourd'hui quadragénaire, a commencé à s'imprégner de la culture hip-hop dans les années 84. Il se met au break et au smurf et commence à dessiner des graffitis sur papier. En 1989, il fonde avec MOORE, DENZ, DAZEN et KEONE, le premier crew rennais : le RCK. Il arrête ses études en 1990 après avoir raté le bac et après avoir été refusé aux Beaux-Arts.

En 1993, le crew RCK se constitue en association. Sept ans d'activité soutenue, marqués par l'enthousiasme et de nombreuses interventions. En 94, les Transmusicales invitent le crew à exposer à la Fun House. En 96 une exposition est montée au CRIJ, où Breze est embauché comme animateur.

C'est vers cette époque qu'il abandonne définitivement le tag vandale. En 1998 à Rennes 2, ils décident de refaire une de leurs fresques qui datait de 94 et des manifs contre le C.I.P. lors d'une journée portes ouvertes. Un homme de la direction arrive et appelle les policiers qui ne tardent pas à débarquer. Le crew RCK termine au poste de police puis au tribunal correctionnel.

Le «*procès des tagueurs*», comme on l'appelle, offre à ces derniers une tribune et tourne au vinaigre pour la Ville, puisque le président du tribunal s'étonne lui-même : «*Est-ce qu'on ne peut pas considérer que les fresques sont préférables aux murs grisâtres (..) ?*»

Suite à ça, en 1998, l'association Graffiteam prend le relais du RCK et affiche des ambitions professionnelles. BREZE et les 5 autres membres fondateurs reçoivent l'autorisation en 2000 de peindre sur le mur du Colombier. Le mur du Colombier, donné par la SNCF, permet de montrer aux Rennais ce que peut être le graffiti en invitant des artistes européens.

Depuis, d'après Breze, il faut bien le reconnaître, l'enthousiasme est un peu retombé. «*L'inconvénient de passer pro, c'est qu'à force de répondre à des commandes tu finis par faire tout et n'importe quoi. J'ai des enfants, je suis obligé de faire un peu d'alimentaire. Pour le boulot je fais essentiellement de l'illustration, très peu de graffiti. Ça reste un loisir, quand j'ai le temps* ».

- ***http://alter1fo.com/street-art-breze-aux-sources-du-graffiti-rennais-64303***

Fatcap.org © Breze

Fatcap.org © Breze

ALI

Né à St-Sébastien sur Loire, à côté de la ville de Nantes, Quentin, alias Ali, 21 ans, se passionne depuis longtemps pour le street art. Cette passion le pousse alors à suivre une formation en Arts Plastiques à la fac de Rennes 2.

Pour la réalisation de ses premiers dessins, il s'inspire de divers travaux d'artistes et privilégie le Noir et Blanc ultra contrasté. D'abord figuratif son travail se dirige très vite vers quelque chose de plus abstrait.
Depuis maintenant un peu plus d'un an, il s'intéresse de près aux mandalas, véritables supports de méditation dans la religion bouddhiste. Cette découverte esthétique lui permet de développer son propre style et de se démarquer. Il réalise ses mandalas, pour la plupart, sur le sol, sur les trottoirs de la ville de Rennes. Pour Ali, « *c'est ça qui est bien avec le street art, c'est accessible à tout le monde. Cela peut se trouver partout* ».

Photo : Arthur-Louis Ignoré © Ali

L'essentiel du travail d'Ali se définit comme une intervention graphique dans l'espace urbain. Son travail repose sur l'idée de contraste, que cela soit par le jeu d'opposition entre le noir et le blanc, entre les pleins et les vides, ou encore par l'aspect traditionnel du mandala en opposition à un environnement moderne. Il s'intéresse plus au processus de création qu'au résultat lui-même. Il s'agit d'expérimenter chaque mouvement, chaque tracé. Il ne fait jamais de plan ou de croquis et peint à main levée, sans repère; son talent réside dans l'imagination, la méditation et la recherche de nouvelles formes.

Concernant ses collaborations, Ali travaille parfois avec un autre artiste, Arrival, sur la réalisation de stickers. Il a également participé au festival MAINTENANT ainsi qu'aux Urbaines de Rennes.

- ***http://www.rennesacoupdecoeur.fr/2014/01/rencontre-avec-artiste-rennais-ali-mandala-land-art/***

Photo : Arthur-Louis Ignoré © Ali

D'AUTRES ARTISTES À RENNES :

Deplus1, Zoriaz, Slimone, Gano, Tarek, Aeon, Setro, Gloar, Jeremica ...

BREST

Création © DMV / Photo © Chrixcel

Fin 80, les premières pièces sont posées par deux crews : les D5V et ACROPOL GROUP. Les street artistes s'établissent au Port de Commerce, endroit d'où partira réellement le graff brestois. Dans un même temps, le tag se développe en centre-ville.

En 1994, une série d'évènements graffitis de toutes natures (expositions, rencontres et rassemblements entre graffeurs ...) se succèdent au port de Commerce participant ainsi à la notoriété du lieu et de l'art urbain et permettant aux graffeurs de ne plus avoir à se cacher. En 1998, la scène du graff brestoise se renouvelle et part à la recherche de nouveaux territoires d'expressions artistiques, de nouveaux lieux à conquérir et de nouveaux crew se développent et se créent.

En 1999 le premier «*jam*» (regroupement de street artistes) brestois a lieu au Port du Commerce dans la juste lignée des choses puisque c'est ici que le graff brestois est né. Il comptabilise 35 personnes, essentiellement des Finistériens et Lorientais. En 2000 ce sont plus de 200 personnes venues des quatre coins de la France qui y participent et cette rencontre sera la plus aboutie, tant au niveau des fresques que des échanges entre artistes. Suite à des altercations et des débordements en 2001, les évènements de ce type seront peu à peu supprimés. Cependant le dernier week-end d'août les graffeurs continuent de se rassembler afin de créer et d'échanger autour d'un thème et d'un panel de couleurs donnés.

Aujourd'hui le Port du Commerce a été délaissé au profit du terrain de Lambézellec ou du parking de Kerfautras par exemple. De nombreux graffeurs brestois ont migré et le lien entre anciens et nouveaux graffeurs se construit petit à petit.

- ***http://aftertheendoftime-expo.blogspot.fr/p/graffiti.html***

PAUL BLOAS

Il se fait connaître à partir des années 80 pour ses «silhouettes» peintes, faites de simples contours blancs, puis pour ses fresques murales. Ses créations sont dispersées dans les lieux délaissés tels que le Port de Commerce ou encore la prison de Pontaniou, définitivement fermée en 1990, qu'il a investie en y installant de nombreuses peintures.

Son travail consiste en l'élaboration de peintures géantes au trait brut et coloré réalisées en atelier sur papier, qu'il colle ensuite les insérant au décor dans lequel elles s'inscrivent. Le propos du peintre est d'amener le passant à poser un regard différent et neuf sur un lieu.

© Paul Bloas

Reconnu rapidement, il intervient dès les années 90 à travers le monde (Espagne, Allemagne, Madagascar, Liban, Portugal, Etats-Unis ...).

Il réalise un projet de 1999 à 2004, Mada, qui consiste en la réalisation de peintures sur un ancien camp de la légion étrangère en baie de Diégo-Suarez, dans la pointe nord de Madagascar, terre de son enfance.

À nos pères, en 2012, rassemble une série d'interventions sur le plateau des Capucins, ancien site industriel du XIXe siècle, symbole de la construction maritime militaire française et des luttes ouvrières au sein de l'Arsenal de Brest.

L'artiste retourne régulièrement à Madagascar qu'il connait bien, toujours à la recherche de nouveaux espaces vierges pour ses «*géants de papier*».

- ***http://www.upart.fr/Artistes-a_-Paul-Bloas--407-46-0-1.html***

LILIWENN

Liliwenn, Brestoise de 33 ans pense le street art comme la décoration d'un paysage urbain sans autre idée que celle de partager une émotion». Son style, fait d'arabesques, d'onirisme et de silhouettes, renvoie à un imaginaire mélancolique et empli d'espoir. Elle travaille sur toile, bois mais également sur les murs, dans la rue, au sein de lieux abandonnés en utilisant divers outils tels que l'acrylique, l'encre, la bombe aérosol et la peinture à l'huile. Cette street artiste qui axe son travail sur la nature sauvage, aime particulièrement les matières nobles comme le bois qui laisse transparaître une forme de vie et révèle son histoire par ses noeuds

Photo © Liliwenn

et ses veines. On peut y trouver un aspect métaphorique, parfois symbolique, jouant toujours sur les paradoxes entre fragilité, solidité, vie, mort, combativité et espoir à travers notamment la féminité et cette connexion à la nature à laquelle, même si nous nous trouvons dans un monde 2.0, nous n'échappons pas. C'est au début de l'année 2009 lors d'une manifestation à Londres que Liliwenn peint à « ciel ouvert» pour la première fois. Son travail est remarqué par une marque street wear de Bristol qui lancera une édition limitée de vêtements représentant la peinture "*The little girl*". Elle recommence cinq mois plus tard à Bristol. Elle commence peu à peu à se faire un nom, à l'étranger cependant, et est citée dans les magazines polonais, russes, américains ou hollandais, admiratifs de son sens poétique et de son esthétique. En 2010, elle est sollicitée par sa commune afin d'être concepteur d'un projet sur la création d'une fresque sur un immeuble entier. Puis, créé le projet «*Crimes of Mind*s», qu'elle lance dans sa ville natale de Brest en 2010 afin «*d'embellir*» la ville et de créer une «*galerie ouverte, telle un musée urbain*». Ce projet se finalise en 2013 par 21 fresques disséminées dans la Ville de Brest, la création d'un livre édité par Critères Editions et un long métrage qu'elle coordonnera, réunissant 7 différents réalisateurs sur deux années de tournage.

- ***http://www.liliwenn.com/***
- ***http://www.brest.fr/culture/interviewportraits/liliwenn.html***
- ***http://www.street-art-avenue.com/street-artist/liliwenn***

CÉLESTE JAVA

Céleste Java peuple ses oeuvres de figures féminines presque désincarnées, de fantômes de nos rêves, miroirs de nos sentiments et de nos émotions les plus archaïques.

Elle souhaite rappeler au plus grand nombre cette capacité d'émerveillement qu'ont les enfants, loin du mercantilisme que nous impose quotidiennement la société actuelle, et c'est pourquoi elle s'est naturellement tournée vers la rue afin de partager ses rêves avec les passants, tout en continuant à travailler sur toile. Peu importent les frontières, le rêve est un langage universel, que tout le monde peut s'approprier. Elle aime dessiner à l'encre, avec de l'eau et ses doigts afin de se sentir en osmose avec les éléments, et d'être dans un partage organique entre son corps et sa pensée en images.

- ***http://www.celeste-java.com/***

Photo © Céleste Java

D'AUTRES ARTISTES À BREST :

Mirage, Pakone, Timbré, SG Goom, Marcel, Choule, JF-Ink ...

QUIMPER

HOZ

Hoz, artiste et professionnel autodidacte débute le graffiti en 1990. En 1993 il créé l'association IMPACT avec le crew «*JBF*» (Jet Bomber Force) qui permet de sensibiliser les Quimperois à la culture Hip-Hop. La rencontre avec deux artistes (JOE-J et KEA) conforte sa sensibilité «*street artistique*» et renforce son amour pour le graffiti. En 1995 il créé le crew « *DKP* » et poursuit des activités associatives jusqu'en 2000.

En 2011, il rejoint l'association HIP HOP NEW SCHOOL avec laquelle il organise des battles de danse Hip-Hop et des jam graffiti à Quimper et en Bretagne. Pendant trois ans il est fortement impliqué dans des stages et ateliers d'initiation au graffiti pour un public essentiellement jeune. Aujourd'hui, il réalise des portraits « *grands formats* » sur les murs, son support de prédilection et a rejoint en 2013 l'association TRUST IN MY ART qui promeut l'art contemporain urbain par le biais d'expositions et de performances.

- ***http://hoz.fr/graffiti-report***

D'AUTRES ARTISTES À QUIMPER :

Seim, Laz, Blotch, Mesra, Prisme, ...

VANNES

JACQUES VILLEGLÉ

Après un bref passage à l'École des Beaux-Arts de Rennes, dont le seul fait marquant aura été sa rencontre avec Raymond Hains, artiste plasticien, Jacques Villeglé finit par s'inscrire en 1947 aux Beaux-Arts de Nantes. En 1949, il s'installe à Paris et investit la rue en réalisant avec son ami Hains sa première affiche lacérée, qu'il nomme Ach Alma Manetro. Les affiches collées, superposées en strates épaisses puis déchirées, recouvrent murs et palissades, développant un alphabet plastique infini.

Pendant dix ans, Jacques Villeglé collecte et classe les affiches qu'il récolte dans la rue. Il sillonne les rues de Paris à la découverte d'affiches qu'il ravit et qu'il nomme du nom de la rue où elles ont été prélevées, ou du message quelles délivrent, indique le jour, le mois et l'année de la cueillette, et ainsi les révèle. Cette moisson, répertoriée avec le soin maniaque du collectionneur, va devenir œuvre d'art par transmutation. Jacques Villeglé se dit le « *passeur*» du message de la rue. Depuis 1969, il relève tous les signes graphiques porteurs d'idéologie, le £ de la Livre sterling, la croix de Lorraine, la faucille et le marteau ... qu'il débarrasse de toute symbolique militante. De ce nouvel alphabet, il fait un jeu graphique à usage personnel.

- ***http://www.revue-entre.fr/?q=content/jacques-villegle-intellectuellement-la-marginalite-est-quelque-chose-qui-est-bien-pour***

D'AUTRES ARTISTES À VANNES :

Jobar, Pimety, Ikore, Strictement Vaurien, Zerm, Ghetto, Remsamneist, Alien, Dicek ...

LORIENT

MOKER CREW

C'est à l'initiative du graffeur et graphiste Dino Voodoo et de sa femme qu'en 2001 est né le MOKER Crew.

Leur logo, créé et dessiné par Dino, fait sa première apparition lors du lancement de « *Invisible Writers* », une série de t-shirts éditée avec le soutien du shop lorientais La Liste Rouge. Depuis 12 ans les projets se succèdent, diversifiant les supports (fresques graffitis, expositions, concerts), générant ainsi de nouvelles rencontres et de nouvelles associations d'artistes. Ce logo représente une tête de singe coiffée d'un kabuto en forme de M, casque traditionnel de l'armure japonaise employé par les samouraïs. Le singe représente le spécimen agile et le scribe divin en Egypte ancienne. Il incarne parfaitement le writer qui se fond dans la nuit, jouant de la ruse et de la moquerie, d'où le nom MOKER.

© Moker Crew 2014 à Redon (détail)

Dans le Graffiti, Dino fait tout d'abord la rencontre des deux frères Lez et Samp lors du jam graffiti en août 2001 à Brest. Ils réalisent tous les trois une fresque sur la Planète des Singes, épaulés par Pax49. Les années se succèdent et le crew grandit, rejoint par : Mister Samy, Trevor, Fab, Mite, Jone, Aise et Soem (Finistère), Dies, Wide et RK (Loriangeles), Kesh (Suisse), Subcultur (Bordeaux), Bone, Kazy, Rame (Nantes), Averi (Saint- Brieuc), Native (Paris), Tieri, Olympe, Joke (Montpellier), Kicé (Rennes), Dashe (Paris), et Meadj (Rennes).

Le 10 septembre 2011 à Redon, le MOKER Crew se réunit autour d'une fresque géante pour célébrer ses 10 ans. À cette occasion, Pax49 entre dans la famille. Peu de temps après, c'est au tour du petit dernier, Persu (Nantes), d'intégrer le crew. Aujourd'hui, le crew continue d'apposer fièrement son logo au gré de ses envies.

- ***http://aftertheendoftime-expo.blogspot.fr/p/catalogue.html***
- ***http://mokerlecrew.blogspot.fr/***

LEZ

C'est en 1998, du côté de Lorient, que cet artiste s'est lancé avec son frère et binôme Samp, dans le Graffiti. Après avoir fait leurs armes pendant trois ans, durant l'été 2001, Dino Vodoo les recrute et les intègre au sein du crew MOKER.

- ***http://aftertheendoftime-expo.blogspot.fr/p/catalogue.html***

D'AUTRES ARTISTES À LORIENT :

Maitre Jim's, Nosen, Samp, Wide ...

SAINT-BRIEUC

BRINKS

«*Je n'ai pas eu mon brevet des collèges à cause du dessin*», se souvient avec le sourire Bertrand Keravis alias Brinks. Après sept ans de chômage, durant lesquels il a beaucoup voyagé, il a décidé de monter en 2009 sa propre entreprise, StyleMakerz. Il se définit aujourd'hui comme décorateur d'intérieur car «*le graff appartient à la rue*».

© Brinks 2010

C'est en 1996, alors âgé de 17ans, qu'il a commencé à prendre en main marqueurs et bombes. Il débute par le tag et pose son blaze dans les communes de l'agglomération puis, amoureux des lettres, se tourne vers le graffiti, pour leur donner volume et couleurs. «*Mon kif c'est les lettres, la typographie, la base du tag, ensuite j'ai développé le graff et le wild style, j'aime le freestyle, les gros murs pour sortir un fat lettrage rempli de dynamique, je réalise aussi des décors, personnages et décoration, car dans ma vie pro je suis décorateur graphique, un mélange de style et de technique.*»

Au début il privilégie les trains, les voies de chemin de fer et les ponts de 4 voies. À présent ce sont les usines désaffectées et les murs immenses qui trouvent beauté à ses yeux. «*Au final beaucoup d'endroits sont oufs, tous les endroits, car on prend des risques, mais plusieurs spots resteront gravés : une session big bloc sur les toits de Londres avec une vue imprenable sur Big Ben, forcément [...] Un très bon souvenir d'un store de magasin en plein centre de Bangkok et tant autre...*»

- ***http://www.letelegramme.fr/local/cotes-d-armor/saint-brieuc/ville/metiers-insolites-3-bertrand-keravis-du-tag-au-graff-19-08-2009-514369.phphttp://ist2011***
- ***http://ist2011.over-blog.com/article-brinks-stylemakerz-tsf-graffeur-de-st-brieux-en-interview-112124204.html***

MARS

Passionné de dessin depuis la petite enfance -il peint ses premières toiles à 12 ans, Marcel alias Mars, découvre et se passionne pour l'art du graff à l'âge de 16 ans et laisse tomber ses crayons de couleurs pour bombes et feutres.

© Mars

«*Un jour j'ai pris une bombe, dessiné mon premier personnage, mes potes ont trouvé ça pas mal*». Mars aime «*laisser son empreinte sur les murs de la ville ou des endroits difficilement accessibles comme ce lettrage laissé au-dessus du toit de la salle de boxe, à Robien*». Et confie pratiquer quelquefois le graff vandale, c'est-à-dire dessiner sur des surfaces sans le consentement des propriétaires. « *Le risque de se faire prendre fait monter l'adrénaline. Et puis, ça peut embellir des endroits. Mais je ne peins jamais sur des espaces neufs*». Mars reproduit peu de lettrages mais plutôt des personnages, essentiellement des femmes, qui semblent sortir d'univers manga, BD ou même dessin animé. Dès qu'une création voit le jour, Mars l'immortalise en photo. Environ 200 sont archivées dans son ordinateur. Certaines ont été livrées au regard du public lors d'une première exposition accueillie dans un bar de Saint-Brieuc.

- ***http://www.saint-brieuc.maville.com/actu/actudet_--Le-graff-J-y-suis-arrive-tout-naturellement-_-1285610_actu.Htm***

D'AUTRES ARTISTES À SAINT-BRIEUC :

Dog, 22m ...

CONSEILS DE LECTURE

LIVRES

Tour Paris 13, l'évènement street art.

BEN CHEIK, Mehdi. Paris : Albin Michel, 2014

Tour Paris 13 est un projet éphémère hors normes qui a permis à 105 artistes de 18 nationalités de s'exprimer sur les façades et à l'intérieur d'une tour de neuf étages en plein Paris. Ce livre-événement permet de découvrir en détails, étage par étage, cette tour devenue mythique et aujourd'hui détruite.

Guerre et Spray.

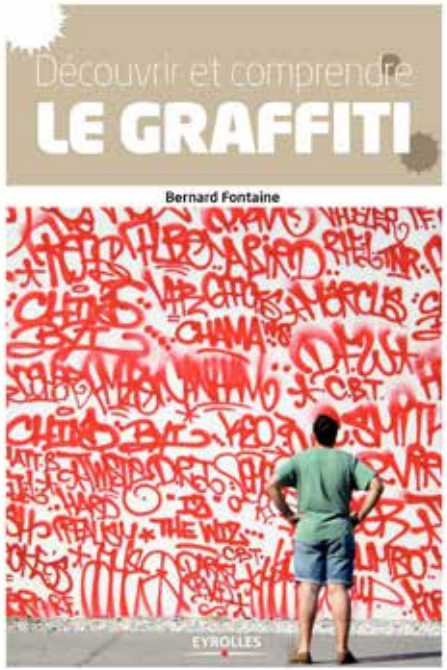
BANKSY. Paris : Editions Alternatives, 2010

*Ce livre rend compte de la production artistique hors normes de Banksy, mélange de subversion et d'ironie, qui interroge sur un mode décalé et percutant, notre réalité sociale et culturelle. L'ouvrage accompagne la sortie en France du film «**Faites le mur !**» réalisé par Banksy lui-même.*

Découvrir et comprendre le graffiti ,des origines à nos jours.

FONTAINE, Bernard. Paris : Eyrolles, 2014

Ce beau livre de référence donne à lire une histoire du graffiti percutante et passionnante en s'appuyant sur un panorama chronologique et illustré. Des grottes de Lascaux à la première décennie du XXIe siècle, et à travers tous les continents, il décrypte le mouvement du street art et montre comment le graffiti, entre reconnaissance et répression, tisse des liens avec l'Histoire.



Trespass, une histoire de l'art urbain illicite.

McCORMICK, Carlo & SHILLER, Sara.

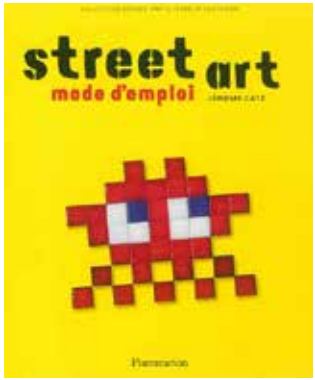
Paris : Taschen, 2015

Tour du monde en photos des tags et de toutes les performances urbaines illicites, l'ouvrage revient sur la réappropriation de la ville par une communauté artistique.

Street art mode d'emploi.

CATZ, Jérôme. Paris : Flammarion, 2014

Provocateur, politique, monumental ou poétique, le street art envahit notre quotidien. Au-delà des clichés du tag et du graffiti originel, il se décline sous des aspects aussi divers que le pochoir, l'installation, l'anamorphose, la sculpture, le collage ou les exploits ! Autant de champs d'interventions et de techniques que cet ouvrage vous propose de décrypter afin de repérer et de mieux comprendre ce dernier-né des mouvements artistiques, qui se déploie à l'échelle planétaire et qui occupe désormais une place officielle dans l'histoire de l'art.



LIVRES

Les murs perdus : voyage à travers la Tunisie.

EL SEED. Gourcuff Gradenigo, 2014

Ce graphiste tunisien s'inspire autant de la culture du graffiti, de la poésie arabe classique, du hip hop français, de la calligraphie traditionnelle, que de l'art abstrait moderne. Ses créations revendiquent une exploration de l'identité, un hommage à la tolérance et au dialogue culturel.

Planète graffiti version filles.

COLLECTIF. Paris : Pyramyd, 2006

Après «Planète Graffiti», il est impératif de découvrir cette version féminine. Depuis les débuts du street art et du graff, les femmes furent présentes: actives, engagées, passionnées et créatives, elles se sont imposées dans un milieu très masculin… Tour du monde pictural de ces artistes féminines: un voyage hors du commun pour découvrir et apprécier un art à part entière, reflet d'une grande sensibilité."

Hors du temps , Le graffiti dans les lieux abandonnés. (2 Tomes).

GIVERNE, Antonin. Paris : Pyramyd, 2012

Quarante graffeurs reviennent sur leur démarche d'exposer leur art dans des terrains vagues, friches industrielles ou bâtiments à l'abandon. De Paris à Johannesbourg, en passant par Londres, Berlin ou Barcelone, plus de quarante graffeurs incontournables de la scène street art livrent leur expérience et leur fascination pour ces « no man's land » où ils ont choisi d'exposer leur art.

Graffiti général.

BOUKERCHA, Karim. Paris : Dominique Carre, 2014

Du célèbre terrain vague de la Chapelle qui a vu naître le graffiti en France dans le milieu des années 1980 aux multitudes de galeries à ciel ouvert que représentent encore les nombreux chantiers et bâtiments désaffectés du site, Karim Boucherka a mené une étude qui passe en revue plus de trente ans d'art urbain. Le livre s'appuie sur le travail des photographes Meffre et Marchand qui se sont fait connaître par leur travail sur les ruines de Détroit.

Atlas du street art et du graffiti.

SCHACTER, Rafael. Paris : Flammarion, 2014

Cet ouvrage offre un panorama mondial de cet art aux influences multiples. Une référence en la matière.

L'âme de la ville.

Jean-Pierre DUPUICH & Charlotte LOUF.

Editions Millefeuille, 2013

Cet ouvrage se compose d'une belle collection de photos tantôt poétiques, tantôt déroutantes ou intrigantes, prises dans les grandes villes et capitales d'Europe : Paris, Londres , Madrid, Lisbonne, Glasgow, Barcelone, Amsterdam... au fil des graff' de la rue. Carnet de voyage sur l'art urbain - Street Art, ou Free Art – il met en scène des graffs éphémères comme de véritables oeuvres d'art. Les textes de Charlotte Louf rendent le voyage sensible, tendre ou drôle.

L'art se rue , 12 figures émergentes du street art parisien.

BRUNEL-LAFARGUE, Karen. Paris : H'artpon, 2013

Avec : Titi from Paris, Rero, Ludo, Ella & Pitr, Jana und JS, Sixo, Thom-Thom, Yseult, Skripte, Sohei, Wouane et ATM. (2 Tomes)

REVUES

PARIS TONKAR

F : 5,90 € / *français* - **Semestriel**

Paris Tonkar magazine est spécialisé dans la culture hip-hop, le street art et le graffiti. Il a été créé en 2010 à Paris par Tarek Ben Yakhlef, l'auteur du premier livre sur le graffiti français et Yann Cherruault, le fondateur de la revue International Hip-Hop.

La politique éditoriale du magazine est principalement axée sur le graffiti et le street art avec une partie importante accordée à la bande dessinée. Les photographies sont nombreuses et le plus souvent accompagnées de textes explicatifs ou d'interviews des artistes. Une ville ou un groupe de peintres de province est mis à l'honneur pour son actualité graffiti et street art. Il y a une volonté pédagogique de la part de l'équipe éditoriale et un souci de donner la parole aux acteurs de ce mouvement.

GRAFFITI ART

F : 6,90 € / *français / anglais* - **Trimestriel**

Graffiti Art s'affirme aujourd'hui comme le magazine de l'art contemporain urbain. Avec une vision transversale et interdisciplinaire, Graffiti Art s'intéresse aux talents émergents comme confirmés de la scène française et internationale.

Au programme : street art, peinture, illustration, photo, design, graffiti... Et des artistes dont l'inspiration tourne autour de la ville et de l'espace urbain.

Un magazine à l'attention de tous les publics : artistes, créatifs, collectionneurs, insiders et curieux de l'art.

FANZINES NUMÉRIQUES

CATFIGHT

Magazine d'artistes féminines édité par Lady F du crew Bitches in Control. Tags, bombing, trains et reportages internationnaux sur la gent féminine de notre mouvement...

- **www.catfightmagazine.com**

MADE IN STREET

Il rassemble des centaines de photos de jour comme de nuit. Chaque volume est dédié à une ville. Paris, Barcelone, Berlin, New York et beaucoup d'autres métropoles sont mitraillées par l'objectif de l'auteur et des généreux contributeurs.

- **http://mis.vlepvnet.bzzz.net/**

PORNOFITTI

Pornoffitti est un magazine français de street art qui met en avant de nombreux artistes internationnaux. Vous y trouverez des photos de rues, dessins et art sur différents supports. Jetez un coup d'oeil à leur dernier volume consacré aux alphabets qui rassemble des travaux de différents artistes contributeurs.

- **www.ekosystem.org/pornoffiti/**

ILLEGAL ONLY

Comme son nom l'indique Illegal Only est un magazine dédié au graffiti illégal. On y trouve des reportages sur la Pologne, le Chili, l'Ukraine et les Etats Unis.

- **www.illegalonly.org/**

APPLICATIONS

URBACOLORS

Lancée en 2011, l'application Urbacolors entièrement dédiée au street art compte aujourd'hui près de 7000 utilisateurs et répertorie des œuvres du monde entier. Disponible sur iOS et Androïd - ***Gratuit***

- **https://www.urbacolors.com/fr**

ALL CITY STREET ART AND GRAFFITI

Une appli internationale qui vous permet de découvrir des oeuvres en vous baladant un peu partout dans le monde.

- **Téléchargez All City Street sur l'Appstore (gratuite)**

MY PARIS STREET ART

L'application My Paris Street Art cartographie plus d'une centaine d'œuvres commentées à Paris et dans plusieurs communes limitrophes. Pour chaque œuvre recensée, un texte, des photos et des informations additionnelles vous aident à mieux appréhender l'art urbain parisien.
L'application vous permet également de prendre en photo et d'ajouter vos propres spots.

- **Téléchargez All City Street sur l'Appstore (gratuite)**

Exposition «Culture Street Art» qui s'est déroulée à la médiathèque Philéas Fogg de Saint-Aubin du Pavail du 11 avril au 27 mai 2105.

AUTRES FANZINES NUMÉRIQUES :

Secuencia, Halbstark, Metropolitan Press, Swegraff, Inaction, No Fuss Just Photo, Bloodwars, Wallspankers, Weapon of choice, Pornografix, Liquidteks, Parazit, Manka-Te Taihna, Loose Endz, Cartel Ubre, Graffito, Copypaste, Bones, Upstream, Upmost ...

Mille mercis aux stagiaires, bénévoles, usagers, habitants, artistes, élus...
La médiathèque Philéas Fogg, une médiathèque collaborative, participative,
« do it yourself » et humaine.

L'aventure continue !

Reproduction autorisée sous les conditions suivantes
Licence CREATIVE COMMONS :
Attribution
Pas d'Utilisation Commerciale
Pas de Modification 3.0 non transposé

EXPOSITION
CULTURE
STREET ART
MÉDIATHÈQUE
Philéas
Fogg